du bonheur et la vertu partage avec son contraire ce triste privilège de n'être point variée, tant que Bernanos a pu reprendre le mot de Baudelaire sur « le spectacle ennuyeux de l'éternel péché ».

L'identification arbitraire du *diabolique* et du *démoniaque* est sans doute un nouvel exemple de ces confusions auxquelles on tombe (par négligence de pensée et en cédant à la séduction des paradoxes dont les anges tombés sont grands fabricateurs — voyez Wilde) pour avoir imprudemment lié conversation avec le Calomniateur, habile à repeindre de couleurs brillantes sa noirceur fondamentale et celle de ses créatures. On finit même par aller contre la simple raison : lorsque Du Bos remarque à propos des contresens que fait Gide sur Dostoïevski et ce qu'il y a en lui d'« élément souterrain », que « *de ce que le démon est avant tout souterrain, il ne s'ensuit nullement que tout ce qui est souterrain lui appartienne, relève de lui* », il ne fait que dénoncer la faute de logique fort banale qui consiste à substituer sans s'en rendre compte à une proposition sa converse ou, au mieux, à croire qu'une proposition implique sa converse. Et l'identification de l'esprit souterrain avec le royaume de Satan est l'analogue exact de l'assimilation romantique des freudiens pour qui le réservoir de forces spirituelles où puise l'artiste pour sa création se confond finalement avec l'inconscient individuel entendu de la façon la plus basse. On sait tous les contresens que ces vues ont donnés, appliqués à l'œuvre d'art ; il est certain en tout cas que le « démon » dont Gide déclare la collaboration indispensable à l'œuvre d'art ne se confond pas nécessairement avec le Prince des Ténèbres : cette part qui lui est réservée n'est-elle pas celle-là même que le *Traité du Narcisse* appelait la « part de Dieu », et que penser (pour user de litote) d'un tel « flottement dans la terminologie » ?

Un autre exemple de cette subversion des valeurs, à quoi s'exposent les « manichéens de fait » (entendez par là ceux qui engagent le colloque avec le Démon) serait fourni par le texte célèbre de *Si le Grain ne meurt* [1], preuve d'une véritable « inversion spirituelle » autrement grave que celle qui se limiterait au sexe, où, de son propre aveu, Gide cesse de « donner tort à l'autre », si bien que Du Bos n'a sans doute pas tort d'y voir l'équivalent d'un pacte avec le Diable, c'est-à-dire quelque chose — un *acte* — de bien plus grave que n'importe quel péché particulier.

Il y a dans ce texte le principe, la permission, d'une subversion

1. « *Mais j'en vins alors à douter si Dieu même exigeait de telles contraintes ; s'il n'était pas impie de regimber sans cesse, et si ce n'était pas contre Lui, si, dans cette lutte où je me divisait, je devais raisonnablement donner tout à l'autre* » (III, p. 50). — On ne peut s'empêcher de songer à l'abbé Donissan qui, terrassé dans la nuit au pied de son talus, ne sait plus littéralement où sont « le haut » et « le bas » — où le Ciel et où le royaume de Satan.